



Librio

SPÉCIAL
BAC

Abbé Prévost

MANON LESCAUT

Texte intégral

D'autres classiques à étudier avec nos dossiers Librio +

- Mme d'Aulnoy, *Le Prince Marcassin*, Librio n° 1226
Balzac, *Le Colonel Chabert*, Librio n° 28
Barbey d'Aurevilly, *Le Bonheur dans le crime*, Librio n° 196
Barrie, *Peter Pan*, Librio n° 591
Daudet, *Lettres de mon moulin*, Librio n° 12
Hugo, *Claude Gueux*, Librio n° 1039
Hugo, *Le Dernier Jour d'un condamné*, Librio n° 70
London, *La Peste écarlate*, Librio n° 1228
La Bruyère, *Les Caractères – Livre XI « Del'Homme »*, Librio n° 1304
Maupassant, *Contes de la bécasse*, Librio n° 1143
Maupassant, *Le Horla*, Librio n° 1
Maupassant, *La Parure*, Librio n° 1104
Maupassant, *Pierre et Jean*, Librio n° 151
Maupassant, *Un cœur simple*, Librio n° 45
Maupassant, *Une partie de campagne*, Librio n° 29
Maupassant, *Une vie*, Librio n° 109
Mérimée, *Carmen*, Librio n° 13
Mérimée, *Colomba*, Librio n° 167
Mérimée, *La Vénus d'Ille*, Librio n° 236
Poe, *Le Chat noir*, Librio n° 213
Rabelais, *Gargantua – Chapitres XI à XXIV*, Librio n° 1303
Racine, *Bérénice*, Librio n° 1072
Racine, *Britannicus*, Librio n° 390
Rostand, *Cyrano de Bergerac*, Librio n° 116
Shakespeare, *Roméo et Juliette*, Librio n° 9
Stevenson, *L'Étrange Cas du Dr Jekyll et de Mr Hyde*, Librio n° 113
Tourgueniev, *Premier amour*, Librio n° 17
Voltaire, *Candide ou l'Optimisme*, Librio n° 31
Voltaire, *L'Ingénu*, Librio n° 180
Zola, *La Mort d'Olivier Bécaille*, Librio n° 42

Abbé Prévost

MANON LESCAUT

Librio
[Texte intégral]

Dossier pédagogique établi par Camille Page

Couverture de Clément Soulmagnon © Éditions J'ai lu

© E.J.L., 2022 pour le supplément pédagogique

EAN 9782290377338

SOMMAIRE

Manon Lescaut

Avis de l'auteur des <i>Mémoires d'un homme de qualité</i>	7
Première partie	11
Deuxième partie	111
Dossier Libro +	195
Lexique	215

AVIS DE L'AUTEUR DES MÉMOIRES D'UN HOMME DE QUALITÉ

Quoique j'eusse pu faire entrer dans mes Mémoires les aventures du chevalier des Grieux, il m'a semblé que n'y ayant point un rapport nécessaire, le lecteur trouverait plus de satisfaction à les voir séparément. Un récit de cette longueur aurait
5 interrompu trop longtemps le fil de ma propre histoire. Tout éloigné que je suis de prétendre à la qualité d'écrivain exact, je n'ignore point qu'une narration doit être déchargée des circonstances qui la rendraient pesante et embarrassée. C'est le précepte d'Horace :

10 *Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici
Pleraque differat, ac presens in tempus omittat.*

Il n'est pas même besoin d'une si grave autorité pour prouver une vérité si simple ; car le bon sens est la première source de cette règle.

15 Si le public a trouvé quelque chose d'agréable et d'intéressant dans l'histoire de ma vie, j'ose lui promettre qu'il ne sera pas moins satisfait de cette addition. Il verra, dans la

conduite de M. des Grieux, un exemple terrible de la force
des passions. J'ai à peindre un jeune aveugle, qui refuse d'être
20 heureux, pour se précipiter volontairement dans les dernières
infortunes ; qui, avec toutes les qualités dont se forme le plus
brillant mérite, préfère, par choix, une vie obscure et vaga-
bonde, à tous les avantages de la fortune et de la nature ; qui
prévoit ses malheurs, sans vouloir les éviter ; qui les sent et
25 qui en est accablé, sans profiter des remèdes qu'on lui offre sans
cesse et qui peuvent à tous moments les finir ; enfin un caract-
ère ambigu, un mélange de vertus et de vices, un contraste
perpétuel de bons sentiments et d'actions mauvaises. Tel est le
fond du tableau que je présente. Les personnes de bon sens ne
30 regarderont point un ouvrage de cette nature comme un travail
inutile. Outre le plaisir d'une lecture agréable, on y trouvera
peu d'événements qui ne puissent servir à l'instruction des
mœurs ; et c'est rendre, à mon avis, un service considérable
au public, que de l'instruire en l'amusant.

35 On ne peut réfléchir sur les préceptes de la morale, sans
être étonné de les voir tout à la fois estimés et négligés ; et
l'on se demande la raison de cette bizarrerie du cœur humain,
qui lui fait goûter des idées de bien et de perfection, dont il
s'éloigne dans la pratique. Si les personnes d'un certain ordre
40 d'esprit et de politesse veulent examiner quelle est la matière la
plus commune de leurs conversations, ou même de leurs rêve-
ries solitaires, il leur sera aisé de remarquer qu'elles tournent
presque toujours sur quelques considérations morales. Les plus
doux moments de leur vie sont ceux qu'ils passent, ou seuls,
45 ou avec un ami, à s'entretenir à cœur ouvert des charmes de la
vertu, des douceurs de l'amitié, des moyens d'arriver au bon-
heur, des faiblesses de la nature qui nous en éloignent, et des

remèdes qui peuvent les guérir. Horace et Boileau marquent cet entretien comme un des plus beaux traits dont ils composent l'image d'une vie heureuse. Comment arrive-t-il donc qu'on tombe si facilement de ces hautes spéculations et qu'on se retrouve sitôt*¹ au niveau du commun des hommes ? Je suis trompé si la raison que je vais en apporter n'explique bien cette contradiction de nos idées et de notre conduite ; c'est que, tous les préceptes de la morale n'étant que des principes vagues et généraux, il est très difficile d'en faire une application particulière au détail des mœurs et des actions. Mettons la chose dans un exemple. Les âmes bien nées sentent que la douceur et l'humanité sont des vertus aimables, et sont portées d'inclination à les pratiquer ; mais sont-elles au moment de l'exercice, elles demeurent souvent suspendues. En est-ce réellement l'occasion ? Sait-on bien quelle en doit être la mesure ? Ne se trompe-t-on point sur l'objet ? Cent difficultés arrêtent. On craint de devenir dupe en voulant être bienfaisant et libéral ; de passer pour faible en paraissant trop tendre et trop sensible ; en un mot, d'excéder ou de ne pas remplir assez des devoirs qui sont renfermés d'une manière trop obscure dans les notions générales d'humanité et de douceur. Dans cette incertitude, il n'y a que l'expérience ou l'exemple qui puisse déterminer raisonnablement le penchant du cœur. Or l'expérience n'est point un avantage qu'il soit libre à tout le monde de se donner ; elle dépend des situations différentes où l'on se trouve placé par la fortune. Il ne reste donc que l'exemple qui puisse servir de règle à quantité de personnes dans l'exercice de la vertu.

1. Tous les termes suivis d'un astérisque sont définis dans le Lexique en fin d'ouvrage (p. 215).

75 C'est précisément pour cette sorte de lecteurs que des ouvrages
tels que celui-ci peuvent être d'une extrême utilité, du moins
lorsqu'ils sont écrits par une personne d'honneur et de bon
sens. Chaque fait qu'on y rapporte est un degré de lumière,
une instruction qui supplée à l'expérience ; chaque aventure
80 est un modèle d'après lequel on peut se former ; il n'y manque
que d'être ajusté aux circonstances où l'on se trouve. L'ouvrage
entier est un traité de morale, réduit agréablement en exercice.

Un lecteur sévère s'offensera peut-être de me voir reprendre
la plume, à mon âge, pour écrire des aventures de fortune et
85 d'amour ; mais, si la réflexion que je viens de faire est solide,
elle me justifie ; si elle est fausse, mon erreur sera mon excuse.

PREMIÈRE PARTIE

Je suis obligé de faire remonter mon lecteur au temps de ma vie où je rencontraï pour la première fois le chevalier des Grioux. Ce fut environ six mois avant mon départ pour l'Espagne. Quoique je sortisse rarement de ma solitude, la
5 complaisance* que j'avais pour ma fille m'engageait quelquefois à divers petits voyages, que j'abrégais autant qu'il m'était possible. Je revenais un jour de Rouen, où elle m'avait prié d'aller solliciter une affaire au Parlement de Normandie pour
10 la succession de quelques terres auxquelles je lui avais laissé des prétentions du côté de mon grand-père maternel. Ayant repris mon chemin par Évreux, où je couchai la première nuit, j'arrivai le lendemain pour dîner à Pacy, qui en est éloigné de cinq ou six lieues*. Je fus surpris, en entrant dans ce bourg, d'y voir tous les habitants en alarme. Ils se précipitaient de
15 leurs maisons pour courir en foule à la porte d'une mauvaise hôtellerie*, devant laquelle étaient deux chariots couverts. Les chevaux, qui étaient encore attelés et qui paraissaient fumants de fatigue et de chaleur, marquaient que ces deux voitures ne faisaient qu'arriver. Je m'arrêtai un moment pour m'informer
20 d'où venait le tumulte ; mais je tirai peu d'éclaircissement d'une populace* curieuse, qui ne faisait nulle attention à mes demandes, et qui s'avancait toujours vers l'hôtellerie, en se

poussant avec beaucoup de confusion. Enfin, un archer* revêtu d'une bandoulière, et le mousquet* sur l'épaule, ayant paru à la porte, je lui fis signe de la main de venir à moi. Je le priaï de m'apprendre le sujet de ce désordre. Ce n'est rien, monsieur, me dit-il ; c'est une douzaine de filles de joie que je conduis, avec mes compagnons, jusqu'au Havre-de-Grâce, où nous les ferons embarquer pour l'Amérique. Il y en a quelques-unes de jolies, et c'est apparemment ce qui excite la curiosité de ces bons paysans. J'aurais passé après cette explication, si je n'eusse été arrêté par les exclamations d'une vieille femme qui sortait de l'hôtellerie en joignant les mains, et criant que c'était une chose barbare, une chose qui faisait horreur et compassion. De quoi s'agit-il donc ? lui dis-je. Ah ! monsieur, entrez, répondit-elle, et voyez si ce spectacle n'est pas capable de fendre le cœur ! La curiosité me fit descendre de mon cheval, que je laissai à mon palefrenier*. J'entrai avec peine, en perçant la foule, et je vis, en effet, quelque chose d'assez touchant. Parmi les douze filles qui étaient enchaînées six par six par le milieu du corps, il y en avait une dont l'air et la figure étaient si peu conformes à sa condition, qu'en tout autre état je l'eusse prise pour une personne du premier rang. Sa tristesse et la saleté de son linge et de ses habits l'enlaidissaient si peu que sa vue m'inspira du respect et de la pitié. Elle tâchait néanmoins de se tourner, autant que sa chaîne pouvait le permettre, pour dérober son visage aux yeux des spectateurs. L'effort qu'elle faisait pour se cacher était si naturel, qu'il paraissait venir d'un sentiment de modestie. Comme les six gardes qui accompagnaient cette malheureuse bande étaient aussi dans la chambre, je pris le chef en particulier et je lui demandai quelques lumières sur le sort de cette belle fille. Il ne put m'en donner que de fort générales.

Nous l'avons tirée de l'Hôpital, me dit-il, par ordre de M. le Lieutenant général de Police. Il n'y a pas d'apparence qu'elle y eût été renfermée pour ses bonnes actions. Je l'ai interrogée plusieurs fois sur la route, elle s'obstine à ne me rien répondre. Mais, quoique je n'aie pas reçu ordre de la ménager plus que les autres, je ne laisse pas d'avoir quelques égards pour elle, parce qu'il me semble qu'elle vaut un peu mieux que ses compagnes. Voilà un jeune homme, ajouta l'archer, qui pourrait vous instruire mieux que moi sur la cause de sa disgrâce ; il l'a suivie depuis Paris, sans cesser presque un moment de pleurer. Il faut que ce soit son frère ou son amant. Je me tournai vers le coin de la chambre où ce jeune homme était assis. Il paraissait enseveli dans une rêverie profonde. Je n'ai jamais vu de plus vive image de la douleur. Il était mis fort simplement ; mais on distingue, au premier coup d'œil, un homme qui a de la naissance et de l'éducation. Je m'approchai de lui. Il se leva ; et je découvris dans ses yeux, dans sa figure et dans tous ses mouvements, un air si fin et si noble que je me sentis porté naturellement à lui vouloir du bien. Que je ne vous trouble point, lui dis-je, en m'asseyant près de lui. Voulez-vous bien satisfaire la curiosité que j'ai de connaître cette belle personne, qui ne me paraît point faite pour le triste état où je la vois ? Il me répondit honnêtement qu'il ne pouvait m'apprendre qui elle était sans se faire connaître lui-même, et qu'il avait de fortes raisons pour souhaiter de demeurer inconnu. Je puis vous dire, néanmoins, ce que ces misérables n'ignorent point, continua-t-il en montrant les archers, c'est que je l'aime avec une passion si violente qu'elle me rend le plus infortuné de tous les hommes. J'ai tout employé, à Paris, pour obtenir sa liberté. Les sollicitations, l'adresse et la force m'ont été inutiles ; j'ai

pris le parti de la suivre, dût-elle aller au bout du monde. Je
m'embarquerai avec elle ; je passerai en Amérique. Mais ce qui
85 est de la dernière inhumanité, ces lâches coquins, ajouta-t-il
en parlant des archers, ne veulent pas me permettre d'appro-
cher d'elle. Mon dessein* était de les attaquer ouvertement, à
quelques lieues de Paris. Je m'étais associé quatre hommes qui
m'avaient promis leur secours pour une somme considérable.
90 Les traîtres m'ont laissé seul aux mains et sont partis avec mon
argent. L'impossibilité de réussir par la force m'a fait mettre les
armes bas. J'ai proposé aux archers de me permettre du moins
de les suivre, en leur offrant de les récompenser. Le désir du
gain les y a fait consentir. Ils ont voulu être payés chaque fois
95 qu'ils m'ont accordé la liberté de parler à ma maîtresse. Ma
bourse s'est épuisée en peu de temps, et maintenant que je suis
sans un sou, ils ont la barbarie de me repousser brutalement
lorsque je fais un pas vers elle. Il n'y a qu'un instant, qu'ayant
osé m'en approcher malgré leurs menaces, ils ont eu l'inso-
100 lence de lever contre moi le bout du fusil. Je suis obligé, pour
satisfaire leur avarice et pour me mettre en état de continuer
la route à pied, de vendre ici un mauvais cheval qui m'a servi
jusqu'à présent de monture.

Quoiqu'il parût faire assez tranquillement ce récit, il laissa
105 tomber quelques larmes en le finissant. Cette aventure me
parut des plus extraordinaires et des plus touchantes. Je ne
vous presse pas, lui dis-je, de me découvrir le secret de vos
affaires, mais, si je puis vous être utile à quelque chose, je
m'offre volontiers à vous rendre service. Hélas ! reprit-il, je ne
110 vois pas le moindre jour à l'espérance. Il faut que je me sou-
mette à toute la rigueur de mon sort. J'irai en Amérique. J'y
serai du moins libre avec ce que j'aime. J'ai écrit à un de mes

amis qui me fera tenir quelque secours au Havre-de-Grâce. Je ne suis embarrassé que pour m'y conduire et pour procurer
115 à cette pauvre créature, ajouta-t-il en regardant tristement sa maîtresse, quelque soulagement sur la route. Hé bien, lui dis-je, je vais finir votre embarras. Voici quelque argent que je vous prie d'accepter. Je suis fâché de ne pouvoir vous servir autrement. Je lui donnai quatre louis d'or, sans que les gardes
120 s'en aperçussent, car je jugeais bien que, s'ils lui savaient cette somme, ils lui vendraient plus chèrement leurs secours. Il me vint même à l'esprit de faire marché avec eux pour obtenir au jeune amant la liberté de parler continuellement à sa maîtresse jusqu'au Havre. Je fis signe au chef de s'approcher, et je lui en
125 fis la proposition. Il en parut honteux, malgré son effronterie. Ce n'est pas, monsieur, répondit-il d'un air embarrassé, que nous refusions de le laisser parler à cette fille, mais il voudrait être sans cesse auprès d'elle ; cela nous est incommode ; il est bien juste qu'il paye pour l'inconmodité. Voyons donc,
130 lui dis-je, ce qu'il faudrait pour vous empêcher de la sentir. Il eut l'audace de me demander deux louis. Je les lui donnai sur-le-champ : Mais prenez garde, lui dis-je, qu'il ne vous échappe quelque friponnerie ; car je vais laisser mon adresse à ce jeune homme, afin qu'il puisse m'en informer, et comptez
135 que j'aurai le pouvoir de vous faire punir. Il m'en coûta six louis d'or. La bonne grâce et la vive reconnaissance avec laquelle ce jeune inconnu me remercia, achevèrent de me persuader qu'il était né quelque chose, et qu'il méritait ma libéralité*. Je dis quelques mots à sa maîtresse avant que de sortir. Elle me
140 répondit avec une modestie si douce et si charmante, que je ne pus m'empêcher de faire, en sortant, mille réflexions sur le caractère incompréhensible des femmes.

Étant retourné à ma solitude, je ne fus point informé de la suite de cette aventure. Il se passa près de deux ans, qui me la firent oublier tout à fait, jusqu'à ce que le hasard me fit renaître l'occasion d'en apprendre à fond toutes les circonstances. J'arrivais de Londres à Calais, avec le marquis de..., mon élève. Nous logeâmes, si je m'en souviens bien, au *Lion d'Or*, où quelques raisons nous obligèrent de passer le jour entier et la nuit suivante. En marchant l'après-midi dans les rues, je crus apercevoir ce même jeune homme dont j'avais fait la rencontre à Pacy. Il était en fort mauvais équipage, et beaucoup plus pâle que je ne l'avais vu la première fois. Il portait sur le bras un vieux porte-manteau, ne faisant qu'arriver dans la ville. Cependant, comme il avait la physionomie trop belle pour n'être pas reconnu facilement, je le remis* aussitôt. Il faut, dis-je au marquis, que nous abordions ce jeune homme. Sa joie fut plus vive que toute expression, lorsqu'il m'eut remis à son tour. Ah ! monsieur, s'écria-t-il en me baisant la main, je puis donc encore une fois vous marquer mon immortelle reconnaissance ! Je lui demandai d'où il venait. Il me répondit qu'il arrivait, par mer, du Havre-de-Grâce, où il était revenu de l'Amérique peu auparavant. Vous ne me paraissez pas fort bien en argent, lui dis-je. Allez-vous-en au *Lion d'Or*, où je suis logé. Je vous rejoindrai dans un moment. J'y retournai en effet, plein d'impatience d'apprendre le détail de son infortune et les circonstances de son voyage d'Amérique. Je lui fis mille caresses*, et j'ordonnai qu'on ne le laissât manquer de rien. Il n'attendit point que je le pressasse de me raconter l'histoire de sa vie. Monsieur, me dit-il, vous en usez si noblement avec moi, que je me reprocherais, comme une basse ingratitude, d'avoir quelque chose de réservé pour vous. Je veux vous

apprendre, non seulement mes malheurs et mes peines, mais encore mes désordres et mes plus honteuses faiblesses. Je suis
175 sûr qu'en me condamnant, vous ne pourrez pas vous empêcher de me plaindre.

Je dois avertir ici le lecteur que j'écrivis son histoire presque aussitôt après l'avoir entendue, et qu'on peut s'assurer, par
conséquent, que rien n'est plus exact et plus fidèle que cette
180 narration. Je dis fidèle jusque dans la relation des réflexions et des sentiments que le jeune aventurier exprimait de la meilleure grâce du monde. Voici donc son récit, auquel je ne mêlerai, jusqu'à la fin, rien qui ne soit de lui.

J'avais dix-sept ans, et j'achevais mes études de philosophie à Amiens, où mes parents, qui sont d'une des meilleures
185 maisons de P..., m'avaient envoyé. Je menais une vie si sage et si réglée, que mes maîtres me proposaient pour l'exemple du collège. Non que je fisse des efforts extraordinaires pour mériter cet éloge, mais j'ai l'humeur* naturellement douce et
190 tranquille : je m'appliquais à l'étude par inclination, et l'on me comptait pour des vertus quelques marques d'aversion naturelle pour le vice. Ma naissance, le succès de mes études et quelques agréments extérieurs m'avaient fait connaître et estimer de tous les honnêtes gens de la ville. J'achevai mes exercices publics
195 avec une approbation si générale, que Monsieur l'évêque, qui y assistait, me proposa d'entrer dans l'état ecclésiastique, où je ne manquerais pas, disait-il, de m'attirer plus de distinction que dans l'ordre de Malte, auquel mes parents me destinaient. Ils me faisaient déjà porter la croix, avec le nom de chevalier
200 des Grioux. Les vacances arrivant, je me préparais à retourner chez mon père, qui m'avait promis de m'envoyer bientôt à

l'Académie. Mon seul regret, en quittant Amiens, était d'y laisser un ami avec lequel j'avais toujours été tendrement uni. Il était de quelques années plus âgé que moi. Nous avions
205 été élevés ensemble, mais le bien de sa maison étant des plus médiocres, il était obligé de prendre l'état ecclésiastique, et de demeurer à Amiens après moi, pour y faire les études qui conviennent à cette profession. Il avait mille bonnes qualités. Vous le connaîtrez par les meilleures dans la suite de mon his-
210 toire, et surtout, par un zèle* et une générosité en amitié qui surpassent les plus célèbres exemples de l'Antiquité. Si j'eusse alors suivi ses conseils, j'aurais toujours été sage et heureux. Si j'avais, du moins, profité de ses reproches dans le précipice où mes passions m'ont entraîné, j'aurais sauvé quelque chose du
215 naufrage de ma fortune et de ma réputation. Mais il n'a point recueilli d'autre fruit de ses soins que le chagrin de les voir inutiles et, quelquefois, durement récompensés par un ingrat qui s'en offensait, et qui les traitait d'importunités.

J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens. Hélas !
220 que ne le marquais-je un jour plus tôt ! j'aurais porté chez mon père toute mon innocence. La veille même de celui que je devais quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appelait Tiberge, nous vîmes arriver le coche* d'Arras, et nous le suivîmes jusqu'à l'hôtellerie où ces voitures des-
225 cendent. Nous n'avions pas d'autre motif que la curiosité. Il en sortit quelques femmes, qui se retirèrent aussitôt. Mais il en resta une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour, pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paraissait lui servir de conducteur, s'empressait pour faire tirer son équipage des
230 paniers. Elle me parut si charmante que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une fille avec un peu

d'attention, moi, dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport*. J'avais le défaut d'être excessivement timide et facile
235 à déconcerter ; mais loin d'être arrêté alors par cette faiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politesses sans paraître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenait à Amiens et si elle y avait quelques personnes de connaissance. Elle me
240 répondit ingénument* qu'elle y était envoyée par ses parents pour être religieuse. L'amour me rendait déjà si éclairé, depuis un moment qu'il était dans mon cœur, que je regardai ce dessein comme un coup mortel pour mes désirs. Je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre mes sentiments, car
245 elle était bien plus expérimentée que moi. C'était malgré elle qu'on l'envoyait au couvent, pour arrêter sans doute son penchant au plaisir, qui s'était déjà déclaré et qui a causé, dans la suite, tous ses malheurs et les miens. Je combattis la cruelle intention de ses parents par toutes les raisons que mon amour
250 naissant et mon éloquence scolastique purent me suggérer. Elle n'affecta ni rigueur ni dédain. Elle me dit, après un moment de silence, qu'elle ne prévoyait que trop qu'elle allait être malheureuse, mais que c'était apparemment la volonté du Ciel, puisqu'il ne lui laissait nul moyen de l'éviter. La douceur de
255 ses regards, un air charmant de tristesse en prononçant ces paroles, ou plutôt, l'ascendant de ma destinée qui m'entraînait à ma perte, ne me permirent pas de balancer un moment sur ma réponse. Je l'assurai que, si elle voulait faire quelque fond sur mon honneur et sur la tendresse infinie qu'elle m'inspirait
260 déjà, j'emploierais ma vie pour la délivrer de la tyrannie de ses parents, et pour la rendre heureuse. Je me suis étonné mille

fois, en y réfléchissant, d'où me venait alors tant de hardiesse*
et de facilité à m'exprimer ; mais on ne ferait pas une divinité
de l'amour, s'il n'opérait souvent des prodiges. J'ajoutai mille
265 choses pressantes. Ma belle inconnue savait bien qu'on n'est
point trompeur à mon âge ; elle me confessa que, si je voyais
quelque jour à la pouvoir mettre en liberté, elle croirait m'être
redevable de quelque chose de plus cher que la vie. Je lui répé-
tai que j'étais prêt à tout entreprendre, mais, n'ayant point assez
270 d'expérience pour imaginer tout d'un coup les moyens de la
servir, je m'en tenais à cette assurance générale, qui ne pouvait
être d'un grand secours pour elle et pour moi. Son vieil Argus
étant venu nous rejoindre, mes espérances allaient échouer si
elle n'eût eu assez d'esprit pour suppléer à la stérilité du mien. Je
275 fus surpris, à l'arrivée de son conducteur, qu'elle m'appelât son
cousin et que, sans paraître déconcertée le moins du monde,
elle me dît que, puisqu'elle était assez heureuse pour me ren-
contrer à Amiens, elle remettait au lendemain son entrée dans
le couvent, afin de se procurer le plaisir de souper avec moi.
280 J'entrai fort bien dans le sens de cette ruse. Je lui proposai de
se loger dans une hôtellerie, dont le maître, qui s'était établi à
Amiens, après avoir été longtemps cocher de mon père, était
dévoué entièrement à mes ordres. Je l'y conduisis moi-même,
tandis que le vieux conducteur paraissait un peu murmurer, et
285 que mon ami Tiberge, qui ne comprenait rien à cette scène,
me suivait sans prononcer une parole. Il n'avait point entendu
notre entretien. Il était demeuré à se promener dans la cour
pendant que je parlais d'amour à ma belle maîtresse. Comme je
redoutais sa sagesse, je me défis de lui par une commission dont
290 je le priai de se charger. Ainsi j'eus le plaisir, en arrivant à l'au-
berge, d'entretenir seul la souveraine de mon cœur. Je reconnus

bientôt que j'étais moins enfant que je ne le croyais. Mon cœur s'ouvrit à mille sentiments de plaisir dont je n'avais jamais eu l'idée. Une douce chaleur se répandit dans toutes mes veines.

295 J'étais dans une espèce de transport, qui m'ôta pour quelque temps la liberté de la voix et qui ne s'exprimait que par mes yeux. Mademoiselle Manon Lescaut, c'est ainsi qu'elle me dit qu'on la nommait, parut fort satisfaite de cet effet de ses charmes. Je crus apercevoir qu'elle n'était pas moins émue que

300 moi. Elle me confessa qu'elle me trouvait aimable et qu'elle serait ravie de m'avoir obligation de* sa liberté. Elle voulut savoir qui j'étais, et cette connaissance augmenta son affection, parce qu'étant d'une naissance commune, elle se trouva flattée d'avoir fait la conquête d'un amant tel que moi. Nous nous

305 entretenîmes des moyens d'être l'un à l'autre. Après quantité de réflexions, nous ne trouvâmes point d'autre voie que celle de la fuite. Il fallait tromper la vigilance du conducteur, qui était un homme à ménager, quoiqu'il ne fût qu'un domestique. Nous réglâmes que je ferais préparer pendant la nuit une chaise de

310 poste*, et que je reviendrais de grand matin à l'auberge avant qu'il fût éveillé ; que nous nous déroberions* secrètement, et que nous irions droit à Paris, où nous nous ferions marier en arrivant. J'avais environ cinquante écus, qui étaient le fruit de mes petites épargnes ; elle en avait à peu près le double.

315 Nous nous imaginâmes, comme des enfants sans expérience, que cette somme ne finirait jamais, et nous ne comptâmes pas moins sur le succès de nos autres mesures.

Après avoir soupé avec plus de satisfaction que je n'en avais jamais ressenti, je me retirai pour exécuter notre projet. Mes

320 arrangements furent d'autant plus faciles, qu'ayant eu dessein de retourner le lendemain chez mon père, mon petit équipage

était déjà préparé. Je n'eus donc nulle peine à faire transporter ma malle, et à faire tenir une chaise prête pour cinq heures du matin, qui étaient le temps où les portes de la ville devaient
325 être ouvertes ; mais je trouvai un obstacle dont je ne me défiais point, et qui faillit de rompre entièrement mon dessein.

Tiberge, quoique âgé seulement de trois ans plus que moi, était un garçon d'un sens mûr et d'une conduite fort réglées. Il m'aimait avec une tendresse extraordinaire. La
330 vue d'une aussi jolie fille que Mademoiselle Manon, mon empressement à la conduire, et le soin que j'avais eu de me défaire de lui en l'éloignant, lui firent naître quelques soupçons de mon amour. Il n'avait osé revenir à l'auberge, où il m'avait laissé, de peur de m'offenser par son retour ; mais il
335 était allé m'attendre à mon logis, où je le trouvai en arrivant, quoiqu'il fût dix heures du soir. Sa présence me chagrina. Il s'aperçut facilement de la contrainte qu'elle me causait. Je suis sûr, me dit-il sans déguisement, que vous méditez quelque dessein que vous me voulez cacher ; je le vois à votre air.
340 Je lui répondis assez brusquement que je n'étais pas obligé de lui rendre compte de tous mes desseins. Non, reprit-il, mais vous m'avez toujours traité en ami, et cette qualité suppose un peu de confiance et d'ouverture. Il me pressa si fort et si longtemps de lui découvrir mon secret, que, n'ayant jamais
345 eu de réserve avec lui, je lui fis l'entière confiance de ma passion. Il la reçut avec une apparence de mécontentement qui me fit frémir. Je me repentis surtout de l'indiscrétion avec laquelle je lui avais découvert le dessein de ma fuite. Il me dit qu'il était trop parfaitement mon ami pour ne pas s'y opposer
350 de tout son pouvoir ; qu'il voulait me représenter d'abord tout ce qu'il croyait capable de m'en détourner, mais que,

si je ne renonçais pas ensuite à cette misérable résolution, il avertirait des personnes qui pourraient l'arrêter à coup sûr. Il me tint là-dessus un discours sérieux qui dura plus d'un quart d'heure, et qui finit encore par la menace de me dénoncer, si je ne lui donnais ma parole de me conduire avec plus de sagesse et de raison. J'étais au désespoir de m'être trahi si mal à propos. Cependant, l'amour m'ayant ouvert extrêmement l'esprit depuis deux ou trois heures, je fis attention que je ne lui avais pas découvert que mon dessein devait s'exécuter le lendemain, et je résolus de le tromper à la faveur d'une équivoque* : Tiberge, lui dis-je, j'ai cru jusqu'à présent que vous étiez mon ami, et j'ai voulu vous éprouver par cette confidence. Il est vrai que j'aime, je ne vous ai pas trompé, mais, pour ce qui regarde ma fuite, ce n'est point une entreprise à former au hasard. Venez me prendre demain à neuf heures ; je vous ferai voir, s'il se peut, ma maîtresse, et vous jugerez si elle mérite que je fasse cette démarche pour elle. Il me laissa seul, après mille protestations* d'amitié. J'employai la nuit à mettre ordre à mes affaires, et m'étant rendu à l'hôtellerie de Mademoiselle Manon vers la pointe du jour, je la trouvai qui m'attendait. Elle était à sa fenêtre, qui donnait sur la rue, de sorte que, m'ayant aperçu, elle vint m'ouvrir elle-même. Nous sortîmes sans bruit. Elle n'avait point d'autre équipage que son linge, dont je me chargeai moi-même. La chaise était en état de partir ; nous nous éloignâmes aussitôt de la ville. Je rapporterai, dans la suite, quelle fut la conduite de Tiberge, lorsqu'il s'aperçut que je l'avais trompé. Son zèle n'en devint pas moins ardent. Vous verrez à quel excès il le porta, et combien je devrais verser de larmes en songeant quelle en a toujours été la récompense.